

méridionale de l'église d'Or-San-Michele, et dont il obtint la commande à la suite d'un brillant concours; plusieurs beaux crucifix de grandeur naturelle et même de proportion colossale, soit en bois, soit en marbre. On ne sait à quelle époque de sa vie il fit la statue de *Mars*, qui est placée sur le tombeau du général Benedetto Pesaro, dans l'église de Santa-Maria-dei-Frari, à Venise : « Cette figure est froide, dit M. Valery, mais elle est remarquable par l'habileté de l'exécution. » Baccio da Monte-Lupo, dans sa vieillesse, se retira à Lucques et y donna les dessins de plusieurs édifices, notamment de l'église Saint-Paulin (1522), où il fut enterré. Un de ses fils, Raphaël da Monte-Lupo, fut aussi un sculpteur distingué.

BACCIO DELLA PORTA, peintre italien. V. **BARTOLOMEO** (Fra).

BACCIORE (André). V. **BACCIO**.

BACCIVORE adj. (ba-ksi-vo-re — du lat. *bacca*, baie; *vor*, je mange). Zool. Qui se nourrit de baies.

— s. m. pl. Chez quelques ornithologistes, Famille d'oiseaux sylvains qui se nourrissent de baies.

BACCIVORIDÉS s. m. pl. (ba-ksi-vo-ri-dé — rad. *baccivore*). Ornith. Famille d'oiseaux qui fait partie de l'ordre des passereaux dentirostres de Cuvier, et qui se subdivise en neuf sous-familles.

— **Encycl.** Les *baccivoridés* habitent presque tous les grandes forêts de l'Amérique et se nourrissent de baies ou de fruits mous. Ils avaient été primitivement désignés par Vieillot sous le nom de *baccivores*; mais, pour se conformer à l'usage adopté généralement aujourd'hui dans les classifications d'histoire naturelle, de terminer en *idés* les noms de famille et en *inés* ceux de sous-famille, on a changé ce nom de *baccivores* en celui de *baccivoridés*. Les caractères généraux de la famille des *baccivoridés* peuvent se résumer ainsi : bec de longueur variable, mais toujours élargi à sa base, ordinairement déprimé et très-fendu, plus ou moins comprimé sur les côtés et vers la pointe, qui est échancrée ou brusquement recourbée; tarses courts; doigts courts ou moyens, quelquefois syndactyles : l'externe allongé, soudé plus ou moins loin avec le médian, et beaucoup plus long que l'interne.

La famille des *baccivoridés* renferme un nombre prodigieux de genres et d'espèces, on a dû la subdiviser, pour éviter la confusion, en neuf sous-familles dont il suffira de citer les noms : *pachycephalines*, *leiothricines*, *coraciadines*, *oriolines*, *viréonines*, *pipridés*, *amphispines*, *coracinés*, *eurylamines*. V. ces mots.

BACCO (PER). Mots ital. V. **PAR BACCHUS** au mot **BACCHUS**.

BACCO-CULINAIRE adj. (ba-ko-cu-li-nère). Néal. Qui tient à la fois du vin et de la cuisine : *Odeur bacco-culinaire*. Puis le *Palais-Royal est si bien situé à la sortie de Vefour et des Provençaux, dont les vapeurs bacco-culinaires prédisposent la rate au des-sèchement et la tête aux joies faciles!* (Ch. Normand.)

BACCUSI (Hippolyte), moine et compositeur italien, était maître de chapelle de la cathédrale de Vérone, vers 1590, et fut un des premiers musiciens qui mêlèrent les instruments aux voix dans la musique d'église. Il a composé beaucoup de musique sacrée, ainsi que des madrigaux et autres morceaux.

BACELARE, commune de Belgique, avec ruines d'un ancien château seigneurial, arrond. et à 12 kil. E. d'Ypres. Brosseries, fabriques d'étoffes de laine; 2,169 hab.

BACÈLE, **BACELLE** ou **BACELLOTTE** s. f. (ba-sè-le — du celt. *bach*, petit, moindre). V. **BACHELE**.

BACELLAR. V. **BARBOSA**.

BACH, nom d'une famille illustre dans l'histoire de la musique et de laquelle sont sortis, pendant environ deux siècles, une foule d'artistes de premier ordre. Le chef de cette famille fut Veit Bach, boulanger à Presbourg, qui avait embrassé le protestantisme vers le milieu du xvi^e siècle. Forcé, pour cause de religion, de quitter Presbourg, il se retira dans un village de l'Etat de Saxe-Cobourg-Gotha et s'y établit comme meunier, charmant ses loisirs par le chant et la guitare. Ses deux fils, Jean et Hans, auxquels il communiqua son goût musical, commencèrent la lignée d'artistes du même nom qui, pendant près de deux cents ans, exercèrent en Thuringe, en Saxe et en Franconie la profession de chanteurs organistes, ou ce qu'on appelle en Allemagne *musiciens de ville*. Lorsque l'accroissement de cette famille força les différents membres de se séparer, ils convinrent de se réunir une fois chaque année, à jour et en un lieu fixes, afin de maintenir entre eux le lien familial. Ces réunions durèrent jusqu'au milieu du xviii^e siècle, et l'on put voir fréquemment, assemblées au même endroit, plus de cent personnes du nom de Bach. Le but de ces réunions était exclusivement musical. La séance s'ouvrait par un chœur religieux, puis on passait aux chansons populaires, sur lesquelles se dessinaient des variations improvisées, à plusieurs parties. Ces improvisations portaient le nom de *quolibets*. Il était aussi d'usage, dans cette singulière famille, de collectionner les compositions de chacun de ses

membres, et la collection ainsi formée reçut le nom de *Archives des Bach*. Une notable partie de ces intéressantes archives se trouvait, vers la fin du xviii^e siècle, entre les mains de Charles-Philippe-Emmanuel Bach, fils de Jean-Sébastien Bach, dit le *grand*.

BACH (Hans), fils aîné de Veit Bach, fut boulanger, puis musicien de la chapelle du duc de Saxe-Cobourg-Gotha. Il mourut en 1628, laissant trois fils, Jean, Christophe et Henri, qui furent d'habiles musiciens.

BACH (Jean), fils de Hans, né en 1604, mort en 1673, reçut de son père les premières notions musicales, et vint à Erfurth, où il fut occupé comme musicien du conseil et comme organiste de l'église paroissiale. Il eut trois fils, Jean-Christophe, Jean-Egide et Jean-Nicolas, qui furent aussi distingués comme musiciens. Jean Bach a laissé, dans la collection des *Archives des Bach*, quelques compositions manuscrites qui ne sont pas sans valeur.

BACH (Christophe), deuxième fils de Hans, né en 1613, mort en 1661. Elève de son père, il fut appelé à Lisenach en qualité de *musicien de cour et de ville*. Organiste assez remarquable, il a légué aux *Archives des Bach* quelques pièces pour orgue. Il laissa trois fils : Georges-Christophe, Jean-Ambroise et Jean-Christophe.

BACH (Henri), troisième fils de Jean et petit-fils de Veit Bach, né en 1615, mort en 1692, étudia les principes de la musique sous la direction de son père, qui l'envoya compléter son instruction à Erfurth, chez son oncle Jean Bach l'aîné. Nommé en 1641 organiste d'Arnstadt, il charma tellement le comte de Schwartzbourg-Arnstadt, qu'il alla perfectionner ses études en Italie aux frais de la caisse seigneuriale. Après deux ans de séjour en Italie, il revint à Arnstadt reprendre sa place d'organiste et put voir avant sa mort ses deux fils, plusieurs petits-fils et vingt-huit arrière-petits-fils cultivant tous la musique avec plus ou moins de succès. Ses compositions, consistant en pièces d'orgue et cantiques, sont restées manuscrites.

BACH (Jean-Egide), deuxième fils de Jean Bach d'Erfurth, né en 1645, mort en 1717, succéda à son père en qualité de musicien du sénat d'Erfurth et devint, par la suite, organiste de l'église Saint-Michel. Entre autres compositions religieuses conservées dans les *Archives des Bach*, il a laissé un motet à neuf voix pour deux chœurs.

BACH (Georges-Christophe), fils aîné de Christophe et petit-fils de Hans, né en 1641, mort en 1697, occupa les places de chantre et de compositeur à Schweinfurt. Dans les *Archives des Bach*, on trouve de lui un motet pour deux ténors et basse avec accompagnement d'un violon, trois basses de viole et basse.

BACH (Jean-Christophe), fils aîné de Henri, né en 1643, mort en 1703, est un des musiciens qui font le plus d'honneur à l'Allemagne. Son père fut son propre maître; et, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, Jean-Christophe se livra au travail le plus acharné. En 1665, il fut appelé à Lisenach pour y exercer les fonctions d'organiste de la cour et de la ville, fonctions qu'il remplit pendant trente-huit ans. Les ouvrages de ce compositeur décèlent un talent de premier ordre. Mélodiste original, harmoniste énergique, il se fit remarquer surtout par ses compositions vocales. Les *Archives des Bach* renferment un chant de noces de la plus grande beauté, écrit à douze voix; on cite encore de lui un motet à vingt-deux voix, un autre motet à huit voix en deux chœurs, un à cinq voix avec basse continue, une sarabande pour clavecin avec douze variations, et un solo d'alto avec accompagnement de violon, basses de viole et basse continue.

Comme organiste, Jean-Christophe Bach était au premier rang. Son éducation musicale était si parfaite et ses doigts si rompus aux difficultés, qu'il ne jouait guère qu'à cinq parties réelles. Un musicographe allemand, Forkel, prétend avoir vu à Hambourg des pièces d'orgue de Jean-Christophe qui lui ont semblé des chefs-d'œuvre de style et de texture harmonique.

BACH (Jean-Michel), second fils de Henri et frère de Jean-Christophe, organiste et greffier du bailliage de Amte-Gehren, fut, comme son frère, compositeur remarquable de musique d'église. La Société des amis de la musique, à Vienne, possède de lui sixante-douze préludes fugues pour des cantiques. On ignore la date précise de sa naissance et de sa mort. Une de ses filles (Marie-Barbe) a été la première femme de Jean-Sébastien.

BACH (Jean-Ambroise), fils de Christophe, né en 1645, succéda à son père comme musicien de cour et de ville à Lisenach. Il avait un talent distingué sur l'orgue, mais son plus beau titre à l'immortalité est d'avoir donné le jour à Jean-Sébastien Bach.

BACH (Jean-Bernard), fils de Jean-Egide, né en 1676, mort en 1749, fut d'abord organiste de l'église des *négociants*, à Erfurth, puis passa, en 1699, à Magdebourg pour y remplir les mêmes fonctions, et, enfin, en 1739, succéda à Jean-Christophe Bach dans les fonctions d'organiste et de musicien de cour à Lisenach. Il a laissé d'excellents préludes pour cantiques et des ouvertures dans le style français.

BACH (Jean-Christophe), fils aîné de Jean-Ambroise, mort en 1701, fut organiste à Or-

druff, dans le duché de Saxe-Cobourg-Gotha. C'est lui qui donna les premières leçons de clavecin à Jean-Sébastien Bach.

BACH (Jean-Sébastien), né à Lisenach en 1685, mort en 1750 à Leipzig, fut un des plus grands musiciens de l'Allemagne, peut-être le plus extraordinaire de tous. Orphelin à l'âge de dix ans, sans ressources, il fut contraint de chercher un asile à Ordruff, chez son frère Jean-Christophe, qui lui donna les premières leçons de clavecin. Les progrès de l'enfant furent si rapides que bientôt la musique que son frère lui faisait étudier lui devint insupportable. Une anecdote, rapportée par M. Fétis, témoigne de l'ardent amour de Jean-Sébastien pour l'art musical. Jean-Christophe possédait un recueil des pièces les plus estimées des organistes alors en renom : Froberger, Fischer, Buxtehude, Bachm, etc., et avait toujours répondu par un refus aux instances que lui adressait Jean-Sébastien pour avoir communication du précieux livre. Bach parvint à dérober l'objet de sa convoitise dans l'intention d'en prendre copie; mais, n'ayant pas de chandelle et ne pouvant s'en procurer, il fut obligé de faire sa copie au clair de la lune, opération pénible qui lui demanda plus de six mois; et encore, à peine commençait-il à étudier en secret ces précieux morceaux, que son frère lui enleva sa copie, dont il ne rentra en possession qu'à la mort de Jean-Christophe, arrivée peu de temps après.

Abandonné à lui-même, Jean-Sébastien se rendit à Lunebourg en compagnie d'un camarade d'études, et tous deux s'engagèrent comme choristes à l'église Saint-Michel de cette ville, où ils suivirent les cours d'études du Gymnase. Avidé d'entendre et de voir tout ce qui pouvait accélérer ses progrès sur l'orgue et le clavecin, Bach se rendit plusieurs fois à Hambourg pour y entendre le célèbre organiste J.-A. Reinke. Il visita aussi la chapelle du duc de Celle, composée en grande partie d'artistes français de Lunebourg, passa à Weimar, où il fut nommé, en 1703, musicien de la cour. Mais sa prédilection pour l'orgue lui fit quitter cette place pour entrer, l'année suivante, en qualité d'organiste, à l'église d'Arnstadt.

Cet emploi lui procura dès lors une aisance qui lui permit d'acquiescer les œuvres des organistes les plus justement célèbres, et d'y étudier la composition en même temps que l'exécution. Arnstadt étant à proximité de Lubeck, il fit à pied plusieurs voyages en cette ville pour entendre le fameux organiste Dietrich Buxtehude, dont les œuvres l'avaient frappé. La manière de ce grand artiste le charma tellement qu'il passa, en secret, trois mois à Lubeck pour se l'approprier.

A partir de cette époque, le talent de Bach était classé; plusieurs villes se le disputaient; et, en 1707, il accepta la place d'organiste de l'église Saint-Blaise, à Mülhausen. Mais l'année suivante, le grand-duc régnant ayant fait venir Jean-Sébastien à Weimar pour l'entendre sur l'orgue, l'artiste y produisit un tel effet que le duc lui offrit sur-le-champ la place d'organiste de la cour. Loin d'arrêter ses travaux, les succès de Jean-Sébastien ne firent qu'augmenter son ardeur pour arriver à la perfection qu'il rêvait. Outre ses études sur l'orgue, il acquiesça de sérieuses connaissances harmoniques et écrivait une foule de morceaux pour l'église et pour l'orgue.

Tant d'efforts devaient avoir leur récompense. Bach fut, en 1717, nommé maître des concerts du duc de Weimar.

Jean-Sébastien était arrivé à l'âge de trente-deux ans, son talent avait atteint tout son éclat; l'Allemagne entière acclamait son nom, quand Louis Marchand, célèbre organiste français, alors exilé de Paris, vint à Dresde et captura la cour d'Auguste, roi de Pologne, par la légèreté et le brillant de son jeu. Le roi voulut fixer Marchand à Dresde, avec des appointements considérables; mais Volumier, maître des concerts de la cour de Pologne, jaloux sans doute de la faveur naissante de Marchand et connaissant la supériorité de Bach sur l'artiste français, invita Jean-Sébastien à se rendre à Dresde, et lui fit entendre Marchand en secret. Bach n'hésita point à porter au Français un défi, s'engageant à improviser sur les thèmes que Marchand lui soumettrait, l'épreuve devant, bien entendu, être réciproque; le défi fut accepté par Marchand et le lieu de la lutte fixé par le roi. Au jour dit, les salons du comte de Mashal, ministre d'Etat, étaient assiégés par une foule d'élite. Bach se présenta, mais Marchand avait prudemment pris la fuite. Bach joua donc seul, et, sur les thèmes qu'il avait entendu traiter à Marchand, improvisa avec une telle abondance d'idées et une supériorité d'exécution si écrasante, que l'Allemagne entière célébra le triomphe de Bach comme une victoire nationale.

Bach était de retour à Weimar, quand, en 1720, le prince Léopold d'Anhalt-Cöthen lui offrit la place de maître de chapelle. Bach accepta et entra immédiatement en fonctions. Le long séjour qu'il fit dans cette cour et l'existence facile qu'il y trouva lui donnèrent tout loisir de se livrer à l'étude et à la production, qui était pour son génie un besoin irrésistible. Vers 1722, il fit un second voyage à Hambourg pour y voir une dernière fois Reinke, alors centenaire; et Bach se livra sur l'orgue, devant Reinke, à des improvisations si élevées, que le vieux maître lui dit avec at-

tendrissement : « *Je croyais notre art perdu, mais je vois que vous le faites revivre.* »

En 1733, Bach fut nommé directeur de musique à l'école de Saint-Thomas de Leipzig. Vers le même temps, le duc de Wassenfels le nomma maître honoraire de sa chapelle; et, en 1736, le roi de Pologne lui conféra le titre de compositeur royal. Depuis sept ans, Bach habitait Leipzig, quand son second fils, Charles-Philippe-Emmanuel, entra au service de Frédéric II de Prusse. Sur les instances du roi, Emmanuel écrivit plusieurs fois à son père, l'invitant à se rendre à la cour de Berlin. Accablé de travaux, Bach oublia les lettres de son fils; mais l'appel devint si pressant qu'il se décida, en 1747, à faire ce voyage avec son fils aîné Guillaume-Friedman. Tous les soirs avait lieu à la cour de Prusse un concert dans lequel le roi jouait quelques morceaux de flûte. Au moment où il allait commencer un de ces concerts, un officier du palais lui apporta la liste des étrangers arrivés à Potsdam dans la journée. Frédéric jette les yeux sur la liste, et, s'adressant aux musiciens, s'écrie : *Messieurs! le vieux Bach est ici!* Aussitôt le concert est suspendu et le *vieux Bach* amené au palais, sans qu'on lui eût laissé le temps de quitter ses habits de voyage. Le roi proposa à Bach, dès son arrivée, d'essayer les pianos de Silberman qui se trouvaient dans le palais; les musiciens les suivirent de salle en salle, et Jean-Sébastien improvisa sur chacun des instruments. Enfin, il pria le roi de lui donner un sujet de fugue et le développa de manière à frapper d'admiration tous les artistes présents. Ensuite, il joua, sur la demande du roi, une fugue à six parties également improvisée sur un thème choisi par lui-même. Le lendemain, Frédéric ayant désiré juger son talent d'organiste, Bach improvisa sur tous les orgues de Potsdam. Après son retour à Leipzig, il composa une fugue à trois parties sur le thème que lui avait fourni le roi, un *ricercare* à six parties, et plusieurs canons avec l'inscription *thematibus regii elaborationes canonicas*, y joignant un trio pour flûte, violon et basse, et dédia le tout à Frédéric sous le titre de *Offrandes musicales*.

Le voyage que fit Jean-Sébastien à Berlin fut le dernier. Son assiduité au travail avait altéré sa vue, et, progressivement, la cécité devint presque complète. Ses amis le prièrent de se faire opérer par un oculiste anglais, qui se trouvait alors à Leipzig. Malheureusement, l'opération manqua deux fois; et les souffrances qu'en ressentit Bach altérèrent sensiblement sa santé. Il déclina rapidement. Dix jours avant sa mort, il recouvra tout à coup la vue; mais, quelques heures après cette amélioration, se déclara une attaque d'apoplexie suivie d'une fièvre inflammatoire qui arracha le grand musicien à sa famille, à ses amis et à l'art musical.

A un génie artistique extraordinaire, Bach joignait les plus exquises vertus privées. Bon père, bon époux, ami dévoué, il versait sur tous ceux qui l'entouraient une bienveillance inépuisable et montrait une constante égalité d'humeur. Tout amateur de musique, à quel que nation qu'il appartint, était accueilli dans sa maison avec tous les égards de l'hospitalité la plus empressée. Cependant Bach n'était pas riche, et sa famille était tellement nombreuse que, si lucratifs que fussent ses emplois et ses leçons, ses gains étaient toujours entièrement absorbés. Il eût pu acquiescer une fortune considérable, s'il eût voulu voyager et donner des concerts; mais il faisait aussi peu de cas des suffrages populaires que de la richesse; et à toutes les couronnes de la renommée, il préférait l'estime des connaisseurs et le bonheur qu'il goûtait au sein de sa famille. Sa modestie égalait son génie, et à tous ceux qui l'interrogeaient sur le mode d'acquisition de son immense talent : *En travaillant beaucoup*, répondait-il; et tous ceux qui voudront travailler de la même manière y parviendront comme moi.

Bien que la réputation de Bach ait été colossale pendant sa vie, on peut dire que ce grand homme n'a pas été apprécié à sa juste valeur par ses contemporains. Les artistes le reconnaissaient comme le plus habile des organistes, le plus fécond des improvisateurs, le plus savant des compositeurs de l'Allemagne. Ses fugues pour l'orgue et pour le clavecin excitaient l'admiration comme musique savante; mais la se bornait la connaissance des œuvres de Bach : cette musique d'orgue et de clavecin, aujourd'hui universellement admirée, n'existait que manuscrite entre les mains de ses élèves et de ses fils; ce n'était que la minime partie des productions originales d'un inépuisable génie. Les œuvres qu'il composait pour lui et pour quelques amis étaient, aussitôt après leur audition, enfermées pour jamais dans une armoire accessible à lui seul, et c'est ainsi que restèrent si longtemps ignorées ces sublimes compositions. Après sa mort, quelques morceaux se trouvaient chez l'éditeur Breitkopf; ses deux fils, Guillaume-Friedman et Charles-Philippe-Emmanuel, s'en partagèrent la plus grande partie. Kirnberger, au service de la princesse Amélie de Prusse, en recueillit un certain nombre, et le reste fut dispersé.

Nul ne songeait aux œuvres de Bach, lorsqu'en 1788, Mozart, dans toute la maturité de son talent, après l'éclosion des *Noëes de Figaro* et de *Don Juan*, passa à Leipzig.